

Les soldats dans la cour

Dans cette petite ferme familiale du Sud-Ouest, au lieu-dit Le Pla, près du village de Saint-Augustin, la vie n'était pas facile. C'était au temps de la guerre 1939-1945. Jacquot le père, mobilisé dans un régiment de chasseurs alpins, était au front. Son fils Petit-Louis vécut ces quelques années noires, protégé des pires événements extérieurs, entouré de sa mère Julie et de sa grand-mère Marie qui survivaient tant bien que mal, en tous cas bien difficilement, en pratiquant l'élevage de quelques vaches, de volailles et de lapins, mais aussi en cultivant à la main, une étroite parcelle de terre. Ceci leur permettait tout juste d'assurer leur subsistance. Cependant, grâce à ce travail, ils échappèrent à la faim et à la misère qui sévissaient alors dans les grandes agglomérations.

Pour les armées allemandes, l'année 1945 devint celle de la défaite et dans plusieurs villages des alentours, des exactions furent hélas commises par ces soldats en déroute. Les maquisards, très discrets jusque-là, s'organisaient. On entendait fréquemment parler d'attentats et d'embuscades, puis de représailles et d'atrocités. Dans les

J'ai oublié mes galoches à l'école

fermes avoisinantes seulement habitées par des femmes, des enfants et par quelques vieillards qui avaient connu la guerre 1914-1918, ces événements tragiques alimentaient la tension qui était devenue palpable et la crainte visible.

Il était près de midi. En cette belle journée de printemps, Petit-Louis alors âgé de cinq ans était assis près de sa grand-mère paternelle, occupée à donner du grain aux canards, dans la cour de la petite ferme construite en bordure de la route empierrée, sur un replat précédé d'une courte mais dure côte. Devant la maison, sous le grand chêne plus que centenaire qui les gratifiait l'été de son ombre amicale et protectrice, deux ou trois poules familières et curieuses, en quête de nourriture, s'étaient maintenant approchées comme venues aux nouvelles. Julie, sa mère, avait conduit les deux vaches à la petite mare servant d'abreuvoir et située dans le pré en contrebas de la maison.

Un bruit de moteur attira leur attention. Bientôt, au sommet de la côte, roulant à vive allure, une voiture blindée de couleur vert sombre, surmontée d'un court canon de mitrailleuse et d'une sorte de grande antenne recourbée, apparut. Elle continua sur le replat en prenant encore de la vitesse. Elle arriva rapidement au niveau de la maison, puis elle ralentit. Ils virent alors qu'elle était occupée par deux soldats, vêtus d'un uniforme de couleur kaki. Ces derniers les avaient aperçus. Dans un violent crissement de pneus, la voiture s'engagea alors sur le court chemin qui les séparait de la route et stoppa bientôt à leurs pieds. Les insignes marqués sur ses flancs, ne pouvaient laisser aucun doute quant à son origine. C'était un véhicule de la Wehrmacht. L'un des deux soldats bondit hors du véhicule, mitraillette à l'épaule et braquée sur eux. L'autre restait au volant, le moteur tournant au ralenti. Apeuré, Petit-Louis s'agrippa

aux longues jupes noires de sa grand-mère et se blottit contre elle. Grands et blonds, les deux jeunes militaires les dévisageaient avec méfiance mais sans agressivité. Ils étaient sales, mal rasés, l'air hautain. Cependant en les scrutant avec attention, on pouvait lire sur leur visage, la nervosité et la peur du soldat en déroute. Celui qui était descendu abaissa son arme. Pour ces hommes, une femme âgée et un jeune enfant ne constituaient pas un danger. Il s'adressa à eux dans un français approximatif.

– Vous seuls, là ?

– Oui, leur répondit la grand-mère !

Son regard s'abaissa vers les poules et les canards qui s'étaient éloignés de quelques mètres en continuant à picorer les grains de maïs.

– Œufs ? Œufs ?

– Oui, attendez. Je vais vous les chercher.

A petits pas, elle se dirigea vers l'appentis distant d'une dizaine de mètres en entraînant Petit-Louis à sa suite, la main droite serrée sur un pli de son tablier.

Le militaire poussa un grognement de satisfaction, releva son arme fermement pointée dans leur direction et leur emboîta le pas. Son collègue avait également saisi sa mitraillette et Petit-Louis entendit nettement le claquement sec de la culasse qu'il manœuvrait.

Dans un angle de l'étroite remise ouverte à tous les vents, bien visible parmi d'autres objets familiers éparpillés sur une vieille table bancale en bois blanc, un petit panier d'osier tressé contenait quelques œufs de poule récemment pondus. La grand-mère le prit sans un mot, le visage impassible, puis elle le tendit au soldat en esquissant un léger sourire contraint. Ce dernier plongea son regard dans

J'ai oublié mes galoches à l'école

celui de la vieille femme. Petit-Louis observa alors que ses lèvres tremblaient légèrement et qu'il avait les yeux d'un bleu délavé. Il saisit d'un geste lent le panier, puis il releva son arme vers eux et recula de quelques pas. Pour avoir déjà entendu, à mots couverts, évoquer des pendants et les pires massacres récemment commis non loin de là par cette armée en fuite, la terreur envahit l'enfant brusquement et il fut saisi d'un tremblement incontrôlable. Il savait que sa mère qui était près de la mare, ne pouvait pas voir ce qui se passait. Malgré son jeune âge, une force invisible l'empêchait de crier ou encore de l'appeler, afin de ne pas la compromettre.

Immobile, le doigt posé sur la détente, le militaire les dévisageait. Petit-Louis remarqua sa vareuse mal boutonnée, sa chemise crasseuse et ses bottes sombres où des restes de boue séchée faisaient des taches claires. Son regard fixe ne laissait trahir aucune émotion. L'orifice noir du canon de la mitrailleuse fascinait le petit garçon ; œil obscur impitoyable, pouvant immédiatement donner la mort, selon la simple volonté d'un soldat inconnu, tenaillé par des sentiments contradictoires et venu jusqu'à eux, au hasard de son errance. Petit-Louis leva les yeux vers sa grand-mère qui avait pâli. Elle se signa lentement et il sentit sa main ferme qui le serrait contre elle un peu plus fort. Elle ne tremblait pas, fixant le soldat d'un regard neutre et résigné. Le temps semblait s'être arrêté. Seuls, le doux ronronnement du moteur, le souffle léger de la brise printanière dans les branches feuillues du vieux chêne et le caquetage indifférent des canards, accompagné de celui des poules innocentes occupées à gratter le sol, troublaient le silence. L'homme baissa enfin son arme. Avait-il dans son lointain pays, une grand-mère, une mère, une épouse ou

un enfant qui l'attendaient ? Il poussa un profond soupir, se retourna sans prononcer un seul mot puis il rejoignit à pas lents son collègue toujours assis au volant. Ce dernier avait maintenant allumé une cigarette. Il monta dans le véhicule, posa le panier à ses pieds et son arme sur le siège, puis il s'adressa posément à l'autre soldat, pour lui intimer leur sembla-t-il, l'ordre de démarrer.

La voiture verte fit rapidement demi-tour puis accéléra brutalement projetant jusque sur leurs visages, le gravier arraché de la cour. Elle rejoignit la route, s'élança, prit de la vitesse et disparut, noyée dans les replis de la courte côte. Petit-Louis et sa grand-mère restaient immobiles, pétrifiés, encore sous le choc de l'émotion. La scène avait duré une dizaine de minutes mais elle devait les marquer à jamais.

Peu après, précédée par les deux vaches qui remontaient lentement, Julie, sa mère, réapparut.

Petit-Louis se précipita vers elle en pleurant. Elle lui ouvrit les bras et demanda :

– Qu'y a-t-il ? Il m'a semblé entendre une voiture. Qui était-ce ?

– Ce n'était rien, répondit sa grand-mère en le devançant. C'était simplement le boulanger avec sa voiture à gazogène. Mais hélas, il ne lui restait plus de pain.